



HAL
open science

Hymne à la liberté: La liberté comme processus de décision en conscience

Tanguy Marie Pouliquen

► **To cite this version:**

Tanguy Marie Pouliquen. Hymne à la liberté: La liberté comme processus de décision en conscience. colloque international La liberté: études théologiques et juridiques 2022, Université Toulouse 1 Capitole, Faculté de Droit, CTHDIP, Jun 2022, Montauban, France. hal-03709217

HAL Id: hal-03709217

<https://hal.science/hal-03709217>

Submitted on 29 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Projet d'article Colloque Montauban 2022

Fr. Tanguy Marie Pouliquen, cb

Colloque international

Université Toulouse 1 Capitole

Faculté de Droit

CTHDIP

Montauban

mardi 14, mercredi 15 et jeudi 16 juin 2022

La liberté : études théologiques et juridiques

Titre officiel : **Hymne à la liberté : La liberté comme
processus de décision en conscience**

Accompagner le processus de croissance d'une liberté vraiment libre

L'homme contemporain occidental est dit « postmoderne ». L'affirmation constante de sa singularité, de son « je », de sa liberté, synthétise ses nombreuses caractéristiques. Il est centré sur sa liberté autoréférée, sur lui-même, a l'appétit du progrès permanent, la fascination de l'utile. Il est en attente d'un ersatz d'infini, promoteur d'un libéralisme progressif, soucieux de la défense radicale des individus (wokisme, anti-racisme, égalitarisme). Considérant les racines comme des dépendances, il développe à la fois « une société liquide et l'anxiété permanente » comme le souligne le sociologue Zygmunt Bauman¹. Il soutient « la sécularisation qui porte en elle une négation de la transcendance »². Le postmoderne a un sens aigu de la « déliaison » : il déconstruit plus qu'il ne construit. Cet homme aux velléités d'indépendance est tenté de se réfugier derrière les bits de son écran allumé la moitié du temps éveillé !³ Il défend bec et ongle sa finitude sans la relier à la source de l'infini. Pourtant, souligne clairement le pape François, « le bonheur ne doit pas se confondre avec un canapé »⁴. Le Saint-Père engage à une recherche active de la vérité. C'est elle qui rend

¹ Cf. Zygmunt BAUMAN, *La vie liquide*, Pluriel, 2013

² PAPE FRANÇOIS, *Politique et société*. Rencontres avec Dominique Wolton, L'Observatoire, 2017, p. 399.

³ Cf. Tanguy Marie POULIQUEN, *Hyperconnecté et libre. Bien vivre à l'ère du numérique sans retourner à #lagedepierre*, EdB, 2020.

⁴ PAPE FRANÇOIS, *Politique et société*, p. 400.

vraiment libre. A l'encontre de la pulsion d'acheter, d'une distraction permanente, d'un divertissement entretenu, d'un asservissement inconscient au virtuel, d'un narcissisme libertaire, sur fond collectif d'une « guerre mondiale en petits morceaux » selon ses propos, l'intention de l'homme est capable viser volontairement sa réalité la plus profonde. L'homme peut être bienheureux, vraiment libre ! Telle est la certitude réaliste que propose la foi chrétienne. Elle conduit à aimer en vérité.

La charité est la forme de toutes les vertus. Aimer – c'est-à-dire promouvoir le don gratuit de soi pour le bien des autres et de l'unité entre eux – rend la vie excellente. A la condition de ne pas séparer la beauté de l'amour, sa générosité et son intensité, d'un vrai bien incarné, d'une vérité de nature et de grâce. Pour les chrétiens, le Christ synthétise en sa personne le lien entre le vrai, le bien et la liberté. Il est la présence de Dieu au milieu des hommes. C'est pourquoi l'Eglise parle en le regardant de la *Splendeur de la Vérité*. Sans la profondeur de la vérité, la charité devient « idéologique », la quête du bien « moralisante », la liberté « indépendance ». La charité sans vérité est alors appelée par le pape François un « bonisme destructeur ». Tandis que la vérité sans la charité est « froide », favorisant une justice glaciale qui ne vise pas le bien réel de la personne. Elle devient alors une « justice aveugle ». Dans l'éthique sociale chrétienne, il ne faut pas séparer la quête de la vérité du sens de la justice et du respect de la liberté. Mais seul l'amour qui est don gratuit de soi pour le plus grand bien accomplit les trois. Il assure l'échange des dons gratuits.

La conscience médiatise le lien entre la vérité, le bien et la liberté en vue du don de soi généreux, désintéressé, sincère. La conscience éthique est le sanctuaire de la personne, l'écho de la voix de Dieu en nous, le lieu où la personne est responsable de ses décisions : c'est à elle de donner la réponse à l'appel de la Vie. La vérité de nature et de grâce, l'exigence du bien, ne se substituent jamais à la conscience. C'est pourquoi le respect de la liberté de conscience est le fondement du respect dû à chaque personne. La personne ne grandit qu'en adhérant librement au vrai bien... qui mis en œuvre fait tant de bien ! Décider le bien, faire le bien, rend bon. Il rend vraiment libre. Engageant toute la personne, la bonne décision ne se réduit pas à une idée claire. Prendre une bonne décision est le fruit d'un processus.

La vie est un processus de croissance à accompagner. Stimuler les processus de croissance, tel est le point d'attention sur lequel insiste beaucoup le pape François. Former des comportements intègres passe par la connaissance intégrale de l'humain à travers une lente intégration personnelle de la promesse de Vie. La vie bonne est un processus à stimuler, à

intérioriser, plus qu'un objectif à atteindre immédiatement. C'est pourquoi l'accompagnement des personnes en quête de bonnes décisions à prendre est porté par des attitudes d'écoute, de proximité bienveillante, de confiance, d'encouragement et d'éveil à la responsabilité de la conscience morale personnelle. Toute une invitation à accompagner la personne « personnellement », singulièrement, en l'aidant à écouter ce que Dieu attend d'elle : pour le meilleur dès aujourd'hui. L'axe est donné. Aller de l'avant dans la Vie à choisir par des actes qui engagent librement dans le vrai bien ! Se laisser attirer par ce qui est beau et vraiment bon ! L'enjeu est décisif : devenir toujours plus libre. La liberté a besoin d'être libérée. Elle a besoin de quitter son autoréférencement et de se laisser enseigner par la source du vrai bien. Nous pensons que l'accompagnement du processus d'une prise de décision vraiment libre est une des réponses aux attentes cachées de la postmodernité.

Considérons les étapes du processus⁵ d'une bonne décision qui bonifie la vie, la personne, la rend vraiment libre.

1. Faire connaissance avec sa conscience éthique

Le saint cardinal John Henry Newman, grand penseur du 19^e siècle, nous donne des indices décisifs pour comprendre le rôle de la conscience.

« La conscience est autre chose qu'un égoïsme prévoyant, ou le désir d'être logique avec soi-même. Elle est messagère de Celui qui, et dans l'ordre de la nature et de la grâce, nous parle d'une manière voilée, et nous instruit et nous gouverne par ses représentants. La conscience est le tout premier vicaire du Christ, prophète en ses informations, monarque en son caractère péremptoire, prêtre dans ses bénédictions et ses anathèmes [...] La conscience, on peut la voir de deux façons : ou bien simplement comme une sorte de sens de la rectitude, une inclination en vertu de laquelle on sait décider entre faire ceci ou faire cela ; ou bien l'écho de la voix de Dieu. Et tout dépend de cette distinction, car la première façon n'a pas à voir avec la foi, tandis que l'autre appartient à la foi » (*Sermon 29*).

« Si, après un dîner, on veut me faire porter un toast religieux (ce qui en fait ne semble pas très indiqué) je boirai – au pape, s'il vous plaît –, mais d'abord à la conscience, et au pape en second » (*Lettre au duc de Norfolk*).

⁵ Deux ouvrages dont nous sommes l'auteur inspireront directement notre réflexion : Tanguy Marie POULIQUEN, *Suivre sa conscience*, Ed. de l'Emmanuel, 2004 (en réédition augmentée) ; Tanguy Marie POULIQUEN, *Prendre la bonne décision*, EdB, 2020.

La conscience est première pour John Henry Newman par rapport au pape, mais ce que dit le pape éclaire ma conscience, afin qu'elle puisse prendre une décision sûre.

Deux convictions complémentaires traversent cette réflexion sur la conscience. La première souligne que celui qui contourne sa conscience ne deviendra jamais un homme mature, il restera infantile, allant de démissions en démissions au risque de ne plus respecter sa dignité d'être humain. La seconde affirme que la vie spirituelle n'exonère pas le chrétien de la responsabilité personnelle de sa vie, de son devoir absolu : suivre sa conscience.

A l'heure où les pouvoirs publics et les Eglises luttent légitimement pour défendre la liberté de conscience et la liberté religieuse, il est bon de rappeler le merveilleux équilibre enseigné par l'Eglise Catholique entre la recherche du bien personnel et celui du bien commun. L'Eglise Catholique rappelle que la conscience, si elle est incontournable, n'est pas seulement une conviction personnelle ou l'affirmation d'une liberté individuelle : elle est la recherche au cœur de notre intériorité la plus profonde d'un vrai bien qui respecte profondément la vie des personnes et la communion entre elles.

2. Ecouter la voix de sa conscience

Le Concile Vatican II (1962-1965) affirme le rôle central de la conscience. Elle est un sanctuaire, c'est pourquoi elle est inviolable et sa fonction est décisive pour le bien de l'homme. Elle est le dernier juge sans pourtant être le juge suprême – elle sera jugée par Dieu –, c'est pourquoi elle doit être une conscience droite, conforme au bien. L'enseignement de l'Eglise, en rappelant cette vérité traditionnelle, confirme la dignité inaltérable de la personne humaine :

« Au fond de sa conscience, l'homme découvre la présence d'une loi qu'il ne s'est pas donnée à lui-même, mais à laquelle il est tenu d'obéir. Cette voix qui ne cesse de le presser d'aimer et d'accomplir le bien et d'éviter le mal, au moment opportun résonne dans l'intimité de son cœur : 'fais ceci, fais cela'. Car c'est une loi inscrite par Dieu au cœur de l'homme ; sa dignité est de lui obéir, et c'est elle qui le jugera. La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre. C'est d'une manière admirable que se découvre à la conscience cette loi qui s'accomplit dans l'amour de Dieu et du prochain [...]. Plus la conscience droite l'emporte, plus les personnes et les groupes s'éloignent d'une décision aveugle et tendent à se conformer aux normes objectives de la moralité. Toutefois, il arrive souvent que la conscience s'égare, par suite d'une erreur

invincible, sans perdre pour autant sa dignité. Ce que l'on ne peut dire lorsque l'homme se soucie peu de rechercher le vrai et le bien et lorsque l'habitude du péché rend peu à peu sa conscience presque aveugle » (Constitution pastorale *Gaudium et spes*, 1965, 16).

Parce qu'elle est une conscience créée par un Créateur, la conscience est toujours la conscience de quelque chose, qui est une relation entre deux termes, finalement entre l'homme et son Dieu. Elle est profondément une relation d'amour qui la définit comme une conscience d'amour, c'est-à-dire qu'elle est mesurée par un amour premier qui lui donne sa finalité. C'est pourquoi la conscience ne peut trouver son sens complet dans une réduction à sa relation au monde ou à elle-même. Elle est plutôt ouverte à ce qui la transcende.

La conscience conduit les hommes à poser des actes qui engagent toute leur personne, c'est à dire leur liberté. Lorsqu'elle est orientée vers celui qui seul est Bon – Dieu – la conscience est obligée de rejeter ce qui est toujours mauvais, quelles que soient les situations. Si la conscience s'éloigne de Celui qui est Bon en lui-même, elle s'obscurcit et il lui est de plus en plus difficile de rejeter le mal. Il n'en demeure pas moins que les difficultés de la vie permettent d'évaluer la juste responsabilité personnelle de la faute. Puisque Dieu est Miséricorde, l'homme peut toujours repartir, pour choisir de nouveau le bien.

Pour découvrir sa dignité d'être un homme dans le monde, chacun doit commencer par reconnaître et écouter sa dignité humaine : reconnaître que sa conscience est unique, qu'elle n'appartient à personne d'autre. Je suis aussi responsable de la former et de lui obéir. Parce que nous ne sommes pas et ne voulons pas être des clones, nous pouvons nous reconnaître comme des merveilles uniques aux yeux de Dieu. L'acceptation de la petite voix de la conscience personnelle autorise le développement de relations saines, libres, respectueuses... des autres consciences. L'avènement du Royaume de Dieu s'accompagne de la croissance d'une humanité accomplie parce que respectueuse des consciences. Pas seulement des consciences psychologiques qui s'auto affirment – « moi c'est moi, toi t'es (tais) toi » ! –, mais des consciences éthiques, c'est à dire qui des consciences qui cherchent le plus grand bien à vivre.

3. Quitter ses idées préconçues

Quitter ses idées préconçues signifie élargir sa conscience. Abordons cette invitation au plan spirituel. Le théologien Hans Urs von Balthasar, si proche de Benoît XVI, invite à demeurer dans la parole du Christ en ne séparant pas la foi juste (l'orthodoxie) de l'agir juste

(l'orthopraxie). Elargir sa conscience signifie ici faire vivre d'un même mouvement l'intelligence, la volonté et la mémoire de notre dignité, en présence de Dieu :

« Quand Jean parle de 'demeurer dans sa parole', ce qui mène à la connaissance de la vérité et de la liberté, il veut évidemment parler d'une action qui ne sort pas de sa cause comme une conséquence, mais qui est une dimension interne, une vie de la foi même. Paul parle de '*la foi qui agit par la charité*' (Ga 5, 6) ».

Pour les chrétiens, la liberté en acte est élargie et unifiée, quand elle est liée à la vérité du Christ : « Finalement la foi juste (orthodoxie) pénètre au cœur le plus intime de l'agir juste (orthopraxie), de telle sorte cependant que l'œuvre qui doit être accomplie à Dieu non pour objet, mais pour sujet, et que la foi de l'homme, dans laquelle se trouve son œuvre décisive, consiste à laisser vérifier et à laisser se produire l'œuvre divine dans le croyant (Jn 6, 28s) : foi juste (orthodoxie) comme agir juste de Dieu (orthopraxie), qui fait de la foi du croyant une participation consentante à l'action de Dieu.⁶ »

Seul l'amour (absolu) de Dieu élargit la conscience à sa vraie mesure. C'est ce que développe ce même auteur dans un autre ouvrage :

« L'amour ne veut pas d'autre récompense qu'une réponse d'amour, aussi Dieu ne veut-il pour son amour rien d'autre que le nôtre : '*N'aimons pas en paroles et des lèvres, mais en actes et en vérité*' (1 Jn 3, 18). Placer cet amour en actes premièrement et surtout exclusivement dans une transmission (apostolique) d'homme à homme, ce serait comprendre la révélation de l'amour absolu d'une manière purement fonctionnelle, comme un moyen ou une impulsion au service d'un but humain [...] Car l'amour absolu doit être aimé et exercé, de la part de l'aimant, à l'exclusion de toute concurrence d'objets d'amour relatifs qui deviennent des idoles tant que la finalité absolue n'est pas observée envers l'amour absolu.⁷ »

Elargir sa conscience signifie situer la liberté en face de ce qu'elle est en réalité, une liberté et une conscience créées par un Créateur qui nous aime... absolument. La liberté n'est pas une réalité indépendante, mais donc dépendante de son origine, du souverain Bien, de l'amour absolument divin. C'est pourquoi elle est liberté de faire le bien : d'aimer. Cette liberté est finalement paradoxale, parce qu'elle n'existe jamais à l'état brut, mais toujours

⁶ Cf. *La vérité est symphonique*, Parole et Silence, 1979.

⁷ Cf. *Seul l'amour est digne de foi*, Parole et Silence, 1999.

dans le devenir de la personne tendue vers son plus grand bonheur qui est de se laisser aimer absolument pour aimer... sincèrement.

Il y a donc une genèse de la liberté dont chacun est responsable. La liberté est une liberté pour le bien, finalisée par le bien concret qu'est autrui. Aimer, c'est désirer le bien de l'autre pour lui-même. La mesure de ce bien se trouve en Dieu. La participation à la bonté de Dieu nous rend bons, elle perfectionne notre liberté en la déployant dans le sens de la vie. Elle est une liberté pour le bonheur d'autrui, qui ne se coupe pas de sa propre nature pour tendre vers sa fin, divine. De belles inclinations naturelles de vérité, de bonheur, de relation, de vie en commun, de respect de la vie transforment de l'intérieur notre liberté.

La recherche élargie du bonheur construit une plus grande harmonie de la vie humaine, contre toute forme de tension ou de castration du désir. Dieu ne veut pas la fin de notre liberté pour imposer la sienne. Au contraire, il fait de nous des êtres de qualité qui qualifions de l'intérieur notre liberté : Dieu rend notre vie à la fois plus humaine et plus divine parce que plus aimante. L'origine, l'amour de Dieu, et la finalité, aimer comme Dieu, déterminent la croissance de la liberté.

4. Se connecter à son être profond

Les Pères de l'Eglise ne séparent pas la vraie liberté de l'acte vertueux. La connexion pour eux à la poussée de la Vie réside dans la vertu. L'enjeu de cette connexion est de construire un chemin de bonheur croissant. Ce chemin est inséparable de l'expérience de l'amour divin. C'est lui qui rend la liberté vraiment libre :

« Que si la vertu nous conduit à la vie heureuse, j'ose affirmer, souligne saint Augustin, que la vertu n'est rien autre chose que le souverain amour de Dieu. Car en disant de la vertu qu'elle est quadripartite, on le dit, autant qu'on le comprend, des divers mouvements de l'amour lui-même. Aussi ces fameuses quatre vertus, je n'hésiterais pas à les définir ainsi : la tempérance est l'amour qui se donne intégralement à ce qu'il aime ; la force est l'amour qui tolère tout facilement pour ce qu'il aime ; la justice est l'amour qui sert exclusivement ce qu'il aime et à cause de cela domine avec rectitude ; la prudence est l'amour qui sépare avec sagacité ce qui lui est utile de ce qui lui est nuisible.

Mais cet amour, nous l'avons dit, n'est pas n'importe quel amour, mais l'amour de Dieu, c'est-à-dire le souverain bien, de la souveraine sagesse et de la souveraine harmonie. Aussi peut-on encore définir les vertus en disant : la tempérance est l'amour qui se conserve

intègre et incorruptible pour Dieu ; la force est l'amour supportant facilement tout pour Dieu ; la justice est l'amour qui ne sert que Dieu, et à cause de cela commande bien aux choses soumises à l'homme ; la prudence est l'amour qui discerne bien ce qui l'aide à aller à Dieu de ce qui l'en empêche » (Cf. *Opuscule sur la morale chrétienne*, Desclée de Brouwer, 1949).

Vertus cardinales et vertus théologiques s'associent : les vertus cardinales qualifient la personne en lui faisant faire l'expérience de la qualité de l'amour divin. Sa liberté devient une liberté de qualité divinement humaine !

La liberté est appelée à grandir en qualité plus qu'en puissance. Comment ? Libérer la conscience implique d'être libre intérieurement. Loin d'être une liberté indépendante, la liberté grandit progressivement par l'obéissance au bien qu'indique la loi, puis par la formation des vertus cardinales - comme relais éthiques du dynamisme de l'être, de la vie - et finalement par la divinisation de la liberté grâce aux vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Celles-ci permettent, sous l'action du Saint-Esprit et de ses dons, la libération de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté. L'intelligence recherche le vrai, la mémoire favorise l'unité de la vie, la volonté poursuit le beau en tant qu'il exprime le surcroît de ce qui est bon. La liberté n'est donc pas indépendante mais subordonnée au vrai et au bien. Le lien qui unit le vrai, le bien, la liberté et finalement la beauté s'avère nécessaire.

D'une autre manière, on peut dire qu'il n'y a pas de rupture entre la liberté et les inclinations naturelles et spirituelles. L'homme est alors libre non pas malgré ses inclinations naturelles et surnaturelles – qui seraient des obstacles –, mais à cause d'elles – elles sont une source. De cette manière s'opère dans la personne une unification de sa vie, la conscience se déliant de ce qui l'entrave, de ce qui la replie sur elle-même. La conscience s'ouvre à la vraie Vie, à la qualité de son être. Elle peut ainsi décider librement de grandir sur le chemin de la vraie Liberté, celle de Dieu en lui. La liberté de conscience doit, à l'image d'un petit bébé, grandir afin d'apprendre à orienter librement son existence.

5. Ne pas se mentir

Pour Benoît XVI, la formation éthique d'une conscience est incontournable afin qu'elle puisse exercer pleinement sa capacité à reconnaître la vérité :

« La conscience morale, pour être en mesure de guider correctement la condition humaine, doit avant tout reposer sur le fondement de la vérité. C'est qu'elle doit être illuminée

pour reconnaître la véritable valeur des actions et l'importance des critères d'évaluation, de façon à savoir distinguer le bien et le mal, même là où le climat social, le pluralisme culturel et les intérêts qui se superposent ne le favorisent pas [...] La formation d'une conscience vraie, car fondée sur la vérité, et droite, car déterminée à en suivre les règles, sans contradiction, sans trahison et sans compromis, est une entreprise difficile et délicate, mais indispensable. »

L'invitation est pressante : « Il faut rééduquer au désir de la connaissance de la vérité authentique, à la défense de la liberté de choix face aux comportements de masse et aux attraits de la propagande. » Un discernement est nécessaire pour « distinguer avec soin entre les droits et les devoirs qui incombent aux fidèles en tant que membres de l'Eglise et ceux qui leur reviennent comme membres de la société humaine et afin d'accorder harmonieusement, les uns et les autres entre eux, se souvenant que la conscience chrétienne doit être leur guide en tous les domaines temporels, car aucune activité humaine, fût-elle d'ordre temporel, ne peut être soustraite à l'empire [de la vérité] de Dieu.⁸ »

La conscience morale se met sous la protection d'une loi de vérité. Protégée, elle peut jouer son rôle principal : rechercher le bien, perfectionner la liberté par le dynamisme des vertus, rejeter les actes qui sont toujours mauvais. La vertu de prudence lui permet d'appliquer les grands principes de la vérité à la vie quotidienne, de passer de l'universel au concret du quotidien, de la théorie à la pratique, de l'idéal de l'amour aux détails de la vie quotidienne, par exemple les poubelles qu'il faut sortir ! Cette mise en application du bien s'appuie sur l'instinct spirituel, c'est-à-dire sur l'ouverture de la nature humaine – la profondeur de notre être – à l'action du Saint-Esprit. La liberté est fondamentalement une liberté spirituelle. Par l'écoute de la vraie présence de Dieu dans le présent des hommes, aujourd'hui, par le rejet de la tentation de l'imaginaire et de toute fuite du réel, la liberté introduit la personne dans la vraie vie spirituelle que vérifie l'amour du silence.

6. Former en permanence sa conscience

A l'image de l'Eglise pèlerine, la conscience, si elle veut rester intègre, ne doit pas se référer à elle-même. Elle doit se laisser former. C'est ce que précisait le pape François une semaine avant son élection en méditant sur l'Eglise.

⁸ Cf. BENOIT XVI, Académie Pontificale pour la Vie, 25 février 2007.

« [...] L'Eglise est appelée à sortir d'elle-même pour aller vers les périphéries, non seulement géographiques, mais aussi les périphéries existentielles : celles du mystère du péché, celles de la douleur, celles de l'injustice, celles de l'ignorance et de l'absence religieuse, celles de la pensée, celles de toute misère. Quand l'Eglise ne sort pas d'elle-même pour évangéliser, elle devient 'auto-référente' et alors tombe malade. Les maux qui, au fil du temps, ont touché les institutions religieuses ont leurs racines dans l'auto-référence, une sorte de narcissisme théologique.

Dans l'Apocalypse, Jésus dit qu'il est à la porte et appelle. Evidemment, le texte se réfère à ce qu'il appelle de l'extérieur pour entrer... Mais je pense à toutes les fois où Jésus frappe depuis l'intérieur pour que nous le laissions sortir. L'Eglise auto-référente porte Jésus Christ à l'intérieur et ne le laisse pas sortir. L'Eglise, quand elle est auto-référente, sans s'en rendre compte, croit tenir sa propre lumière. Elle cesse d'être le *mysterium lunae* [mystère de la lune] et donne naissance à ce mal si grave qu'est la mondanité spirituelle. C'est vivre pour s'apporter la gloire les uns aux autres. Pour simplifier, il y a deux images de l'Eglise : l'Eglise évangélisatrice qui sort d'elle-même, ou l'Eglise mondaine qui vit en elle-même, d'elle-même et pour elle-même.

Ceci doit apporter la lumière pour les changements et réformes possibles qu'il faut réaliser pour le salut des âmes.⁹ »

L'Eglise, comprenons aussi chaque personne, n'est pas la source de la vérité. Elle reçoit la vérité pour s'en imprégner et la transmettre. En cela elle est sainte. Une sainteté possible que par le respect de la loi.

La loi éclaire la conscience, elle la forme, mais la loi ne se réduit pas à la prescription.

La loi est comme un immeuble à cinq étages. Il existe une hiérarchie de cinq lois.

- 1. La norme suprême est la loi de Dieu, loi éternelle, source en Dieu de toutes les lois. Dieu est providence d'amour.
- 2. Il y a ensuite la loi nouvelle qui communique la grâce du Christ. Tout trouve en lui son accomplissement.
- 3. La loi naturelle permet à tout homme de discerner ce qu'est le bien ou le mal en fonction des inclinations naturelles, de ces poussées intérieures, qui le portent.
- 4. La loi civile est aussi très respectable quand elle vise intégralement le bien des personnes et le bien commun. La loi canonique organise les règles de l'Eglise, la vie des catholiques et de leur communauté. Elle cristallise ce qu'il faut faire et ne pas faire.

⁹ Discours lors des Congrégations générales précédant le conclave de 2013. Retrouver ce texte sur Internet : « L'intervention du card. Bergoglio avant le conclave ».

- 5. Ultimentement, c'est la conscience qui juge, mais elle n'est intègre que si elle est ouverte à toutes les dimensions de la loi finalisée par l'Amour de Dieu. Que le bien qu'indique la loi devienne notre bien personnel !

La formation de la conscience n'est possible que si celle-ci reste une conscience ouverte au mystère de la vie et non devient une « conscience close notamment dans l'immanence technologique »¹⁰, une conscience en quête de puissance.

7. Prier pour être éclairé

Prier conduit à s'ouvrir à la grâce de Dieu. Pour le chrétien, prier implique de s'unir à la présence de Jésus : il rend vraiment libre. Saint Jean Paul II l'affirme clairement en ces termes :

« Le Christ nous révèle avant tout que la condition de la liberté authentique est de reconnaître la vérité honnêtement et avec ouverture d'esprit : *'Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libre'* (Jn 8, 32). C'est la vérité qui rend libre face au pouvoir et qui donne la force du martyre. Il en est ainsi pour Jésus devant Pilate : *'Je ne suis né, et je ne suis venu dans le monde, que pour rendre témoignage à la vérité'* (Jn 18, 37). De même, les vrais adorateurs de Dieu doivent l'adorer *'en esprit et en vérité'* (Jn 4, 23) : ils deviennent libres par cette adoration. En Jésus Christ, l'attachement à la vérité et à l'adoration de Dieu se présentent comme les racines les plus intimes de la liberté.

En outre, Jésus révèle, par sa vie même et non seulement par ses paroles, que la liberté s'accomplit dans l'amour, c'est-à-dire dans le don de soi. Lui qui dit *'Nul n'a de plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis'* (Jn 15, 13) marche librement vers sa Passion (cf. Mt 26, 46) et, dans son obéissance au Père, livre sa vie sur la Croix pour tous les hommes (cf. Ph 2, 6-11). La contemplation de Jésus crucifié est donc la voie royale sur laquelle l'Eglise doit avancer chaque jour si elle veut comprendre tout le sens de la liberté : le don de soi dans le service de Dieu et de ses frères. La communion avec le Seigneur crucifié et ressuscité est la source intarissable à laquelle l'Eglise puise sans cesse pour vivre librement, se donner et servir.¹¹ »

La prière nous apprend à trouver le sens de l'Amour dans le don de nous-même, dans le service gratuit et non dans les intérêts cachés. Elle ne fait pas de nous des surhommes. Le

¹⁰ BENOIT XVI, Encyclique sociale *Caritas in veritate*, 2009, 74.

¹¹ Saint JEAN PAUL II, Encyclique *Splendeur de la vérité*, 1993, 87.

fruit de la prière est d'habiter avec confiance nos limites : on parlera à la suite de sainte Thérèse de Lisieux de « petite confiance » ou de « fragilité confiance », tant les mots sont inséparables. Ces expressions désignent une tension positive : celle de ne rechercher rien d'autre que l'amour de Dieu et de tout faire par lui. De manière irrécusable, l'amour est premier. La vraie gloire humaine sera de s'oublier soi-même, afin, non pas de conquérir l'amour, mais de le laisser nous envahir. La petite voie d'abandon s'accomplit dans la dynamique de la confiance : « C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour » (*Lettre* 197).

La voie du nada de Jean de la Croix – ou voie du rien – va dans le même sens puisque ce chemin spirituel signifie « rien en dehors du Christ ». C'est alors dans les petits riens du quotidien que se dévoile la confiance en Jésus, confiance qui est source d'abandon à l'Amour souligne Thérèse : « Le bon Dieu veut que je m'abandonne » (Cf. *Derniers entretiens*). La confiance spirituelle est dès lors plus grande que la finitude étroite de nos difficultés. Elle signifie, selon la loi thérésienne du don, vivre en recevant sa vie de Dieu (par la prière : don reçu), en lui offrant l'intime de soi-même (consécration du cœur : don intégré) et en s'abandonnant à lui (abandon à l'amour : don de soi).

8. Savoir dire non

Savoir dire « non », signifie parfois faire œuvre d'objection de conscience. A l'image de Saint Thomas More, patron des hommes politiques, un grand homme belge refuse qu'on lui dicte les devoirs de sa conscience.

« Monsieur le Premier ministre, écrit le Roi Beaudouin de Belgique le 30 mars 1990, ces derniers mois, j'ai pu dire à de nombreux responsables politiques ma grande déception concernant le projet de loi relatif à l'interruption de grossesse [...]. Ce projet de loi soulève en moi un grave problème de conscience. Je crains en effet qu'il ne soit compris par une grande partie de la population comme une autorisation d'avorter durant les douze premières semaines après la conception [...]. En résumé, je crains que ce projet n'entraîne une diminution sensible du respect de la vie de ceux qui sont les plus faibles. Vous comprendrez donc que je ne veux pas être associé à cette loi. En signant ce projet de loi et en marquant, en ma qualité de troisième branche du Pouvoir législatif, mon accord avec ce projet, j'estime que j'assumerai inévitablement une certaine coresponsabilité. Cela, je ne puis le faire, pour les motifs exprimés ci-dessus.

Je sais qu'en agissant de la sorte, je ne choisis pas une voie facile et je risque de ne pas être compris par bon nombre de nos concitoyens. Mais c'est la seule voie de conscience que je puis suivre. A ceux qui s'étonneraient de ma décision, je demande : 'serait-il normal que je sois le seul citoyen belge à être forcé d'agir contre ma conscience dans un domaine essentiel ? La liberté de conscience vaut-elle pour tous, sauf pour le Roi ?' Par contre je comprends très bien qu'il ne serait pas acceptable que, par ma décision, je bloque le fonctionnement des institutions démocratiques. C'est pourquoi j'invite le Gouvernement et le Parlement à trouver une solution juridique qui concilie le droit du Roi de ne pas être forcé d'agir contre sa conscience et la nécessité du bon fonctionnement de la démocratie parlementaire. »

De même que la conscience s'obscurcit à mesure qu'est transgressé le bien à mettre en œuvre, de même la liberté intérieure ne cesse de grandir quand les paroles, les pensées, les actions et les valeurs sont unifiées dans la personne par des actes bons. Faire le bien fait du bien ! Forte de cette unité vitale, toute éthique n'est-elle pas ultimement une éthique de la construction intégrale de la personne. Le personnalisme communautaire de Vatican II est la condition du vrai bien commun et du développement sociétal durable. L'éthique de conviction ne peut pas être séparée de l'éthique de responsabilité. Nous soulignons en italique.

« La découverte et la réalisation de leur vocation et de leurs missions personnelles comportent, souligne saint Jean Paul II, pour les fidèles laïcs, l'exigence d'une *formation à la vie dans l'unité*, dont ils portent la marque dans leur être même de membre de l'Eglise et de citoyens de la société humaine. Dans leur existence, *il ne peut y avoir deux vies parallèles : d'un côté, la vie que l'on nomme spirituelle [...] et de l'autre la vie dite séculière [...].* C'est à cette unité de vie que le concile Vatican II a invité tous les fidèles laïcs en dénonçant avec force la gravité de la fracture entre la foi et la vie, entre l'Evangile et la culture.¹² »

Dans cette perspective, le Christ, qui joint en sa personne le « ce qui est » (Aristote) de la philosophie réaliste et le « *Celui qui est* » (Ex 3,14) de la Bible, est à la fois la mesure, la fin et la source de l'homme parfait. Parce que le premier attribut de Dieu est la simplicité, homme créé à l'image de Dieu je suis fait pour simplifier ma vie, ce qui me rend capable d'être proche de toute personne... simplement ! Demandons au Christ de nous donner la grâce de sa simplicité.

Si nous savons dire non simplement, nous pourrions dire oui vraiment : décider !

¹² Saint JEAN PAUL II, Exhortation apostolique *Les fidèles laïcs*, 1988, 59.

9. Décider en conscience

Une question ici se pose : quel homme voulons-nous devenir par nos décisions ?

Saint Ignace de Loyola distingue trois types d'hommes dans ses *Exercices spirituels*¹³.

- Le premier homme montre de la justesse dans l'intention, mais la pratique reste impuissante. Il préfère attendre la mort pour être libéré de ses attirances désordonnées.

- Le second homme soumet Dieu à ses conditions. Il prend son vouloir et ses préférences immédiates comme le moyen de la fin, détrônant Dieu de sa Seigneurie.

- Le troisième homme est le pauvre spirituellement. « *Bienheureux les pauvres en esprit, le Royaume des cieux est à eux* » (Mt 5, 3). Non seulement il s'engage à enlever la mauvaise attirance, mais plus encore il se fait indifférent, laissant à Dieu la place pour manifester sa volonté, de sorte qu'il n'ait pas de préférence préalable et surdéterminante à la volonté divine. Il se laisse mesurer non par le bien seulement mais par ce qui le dépasse, à savoir la volonté divine. La condition de cette indifférence est la soumission aux motions spirituelles – l'action de l'Esprit Saint – finalisées par le désir de mieux servir Dieu, de le louer sans cesse, ce qu'indique un renoncement pratique et total à l'affection désordonnée.

Suivre sa conscience, telle est l'aventure d'une vie, d'un pas à pas accompagné de nombreux réajustements, d'une responsabilité de soi de plus en plus grande. Si nous devons d'abord former notre conscience, nous sommes ultimement responsables devant notre conscience. Former sa conscience reste un préalable à l'obligation absolue finale, suivre sa conscience. Mais voilà, derrière les principes réside la réalité pratique qui nous oblige à poser des choix concrets. La nécessité de prendre des décisions nous confronte inévitablement à la limite de notre nature humaine. L'homme est faillible, il peut se tromper, néanmoins il doit tout faire pour éviter l'erreur qui repose, soit sur le droit à appliquer, soit sur la situation de fait à interpréter. Si l'erreur est invincible – quand on ne peut pas faire autrement – la conscience garde sa dignité. La faute ne lui est pas imputable. La conscience peut aussi douter. Les lois connues ne recouvrent pas tous les événements. Il faut discerner et préparer son jugement qui doit être équilibré au risque sinon de tomber dans des excès, comme le laxisme ou le rigorisme. Tout est recherche d'équilibre, de juste milieu dans le bien concret à

¹³ Cf. IGNACE DE LOYOLA, *Les Exercices spirituels*, Desclée de Brouwer, 1992.

mettre en œuvre. Le bien doit devenir bon, « vie bonne ». Et nous chutons et que nous voulons repartir, rappelons-nous qu'il n'y a pas de limite à la miséricorde de Dieu

L'Eglise ne veut pas décourager celui qui a des difficultés à mettre en application l'exigence de la loi. La loi de gradualité qu'elle autorise désigne la croissance de la vie humaine qui suppose le passage par des degrés encore marqués par l'imperfection. Elle est le chemin qui graduellement conduit au respect de la loi qui, d'étape en étape, mène à l'accomplissement des normes éthiques. Néanmoins, la loi de gradualité n'est pas la gradualité de la loi ! Il faut aller le plus vite possible à l'exigence de la loi, car elle contient le meilleur bien pour la personne. L'examen de conscience permet, sur ce chemin de décision, de mettre en lumière l'action de Dieu. La conscience peut distinguer l'action du Saint-Esprit qui encourage, des tentations des esprits mauvais qui insèrent la suspicion, l'inquiétude dans le cœur humain, la dispersion. Ce cheminement, comme à tâtons, est une véritable école d'écoute, d'obéissance, dont le Christ est le chemin, la vérité, la vie. Il conduit chacun à se confronter à l'obscurité de sa vie, ce qui amène positivement au renoncement, d'une vision trop étroite de soi-même, et à s'engager sereinement dans la Vie. Quant à la loi d'imputabilité, elle aide à évaluer la responsabilité effective au regard de la faute commise¹⁴.

Concluons. L'agir humain a la possibilité d'être divinement transformé. L'homme peut par ses décisions prises en conscience devenir vraiment libre : être vraiment un fils de Dieu. Pour les chrétiens, le Christ, le Fils de Dieu, en est l'alpha et l'oméga. Il est l'infini qui s'est fait fini de manière singulière et providentielle. Il est « la synthèse vivante et personnelle de la liberté parfaite »¹⁵. L'hypermodernité, un autre nom de la postmodernité, cherche à tâtons à unifier le fini à l'infini mais elle en oublie le dynamisme profond qui doit l'animer pour atteindre ce but légitime. Elle est tentée de faire un grand pas en avant... dans le vide du virtuel¹⁶. La foi chrétienne peut lui donner ce qu'elle attend. Mais le pape François avertit les chrétiens. Il ne faut pas faire semblant d'être chrétien : « Le monde est fatigué des charmeurs menteurs. Et je me permets de dire, 'des prêtres à la mode', ou des 'évêques à la mode'.¹⁷ »

¹⁴ Saint JEAN PAUL II, *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, 1993, 1735.

¹⁵ Saint JEAN PAUL II, Encyclique *Splendeur de la vérité*, 1993, 87.

¹⁶ Le grand intérêt du libéralisme économique pour le transhumanisme et maintenant le metaverse est à ce titre inquiétant. Ces deux courants, très liés l'un à l'autre, promeuvent l'existence d'un monde parallèle, virtuel, dans lequel les personnes évolueront à travers des représentants numériques, des avatars. Ces courants de pensée, encore minoritaires, invitent à fuir le réel de la condition humaine naturelle.

¹⁷ PAPE FRANÇOIS, *Politique et société*, p. 400.

La mode, même spirituelle, s'accommode mal avec le cheminement authentique qui transforme parce qu'il engage personnellement.

Présentons en langage positif l'invitation du pape François à se réformer vraiment. Non pour regarder en arrière, mais pour préparer l'avenir qui commence dès... maintenant, comme l'indique spirituellement le prophète Isaïe : « *Le Seigneur dit : ne faites plus mémoire des événements passés, ne songez plus aux choses d'autrefois. Voici que je fais une chose nouvelle : elle germe déjà, ne le voyez-vous pas ? Oui, je vais faire passer un chemin dans le désert, des fleuves dans les lieux arides.* » (Is 43, 18-19) La réforme souhaitée par le pape et d'actualité depuis le 5 juin 2022 n'est pas du moralisme à rebours, un devoir de plus à accomplir, un volontarisme effréné à s'imposer, une culpabilisation à intérioriser. Elle est un chemin sûr de plénitude à venir. Pour le Saint-Père, « [Se réformer], c'est la volonté de se purifier continuellement pour transformer les chutes en occasion de renouvellement.¹⁸ » La transformation a son « énergie » propre. La forme à recevoir est par excellence celle du Christ. Elle transforme, dans le sens qu'elle accomplit, la condition humaine. Elle la fait devenir participante de la vie divine. Non par exaltation de soi par soi, mais par l'amour de Dieu pour soi et de soi pour tous les autres. Chaque croissance personnelle est aussi sociale. Elle construit le vivre ensemble, la communion. Le Christ est le révélateur de la « force salvifique du don »¹⁹. Le don de son Amour pour les chrétiens permet de regarder la tapisserie de la Vie du bon côté : il rend vraiment libre parce que tout ce qu'il reçoit de Dieu il le donne à l'homme. Tout devient plus simple avec Lui. La conscience chrétienne consent par la foi à l'affirmation que le Christ est la révélation de la plénitude de l'homme²⁰. Elle adhère à la conception dynamique de l'homme qui permet de rendre accessible la possibilité d'être, nous aussi, des « fils de Dieu ». Le chrétien devient « fils » pour participer à la gloire de Dieu, à sa communion céleste, de plus en plus. « Te reconnaître fils de Dieu, fille de Dieu, affirme le pape François, c'est le point de départ de toute renaissance.²¹ »

¹⁸ PAPE FRANÇOIS, Message à la Curie romaine, 2018.

¹⁹ PAPE FRANÇOIS, *Splendeur de la vérité*, 89.

²⁰ CONCILE VATICAN II, Constitution pastorale *Gaudium et spes*, 1965, 22 : « Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné [...] Il est l'homme parfait qui a restauré dans la descendance d'Adam la ressemblance divine ».

²¹ PAPE FRANÇOIS, Homélie, 24 décembre 2020.